

# Le général Jomini, sa vie et ses écrits [Ferdinand Lecomte]

Autor(en): **Hüber-Saladin, J.**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **7 (1862)**

Heft 9

PDF erstellt am: **09.08.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

aussi les produits de l'étalon anglo-normand arrivé cette année ; surtout ne dépassons pas le but. Produisons ce dont nous avons besoin, c'est-à-dire le *beau cheval de trait*, de taille moyenne, qui, ennobli par un sang généreux, devient le véritable *cheval de guerre*. Persévérons avec courage et prudence, et dans quelques années, il faut l'espérer, nous n'aurons plus rien à demander à l'étranger.

P. GRAND, major fédéral.

---

---

## BIBLIOGRAPHIE.

LE GÉNÉRAL JOMINI, SA VIE ET SES ÉCRITS, esquisse biographique et stratégique, par Ferdinand LECOMTE, major fédéral. — 1 vol. in-8° de 430 pages, orné du portrait du général; avec un atlas in-folio, comprenant les légendes et les plans des batailles d'Ulm, de la Berezina, de Bautzen, de Dresde, de Culm et de Leipsig, plus un croquis de l'Allemagne pour l'intelligence du plan de campagne de 1813.

Quoique l'auteur du livre que nous voulons faire connaître à nos lecteurs soit depuis quelque temps absent, il n'appartient guère à la *Revue militaire suisse* elle-même d'en parler. C'est pourquoi, laissant la parole à de plus compétents, nous reproduisons ci-dessous l'appréciation du *Spectateur militaire*. On lit dans le numéro de décembre 1861 de ce recueil :

« Personne ne conteste au général Jomini la place qu'il occupe aux premiers rangs parmi les maîtres de l'art de la guerre. Pour l'écrivain le plus fécond et le plus estimé de notre époque, cette place est marquée à côté des grands hommes de guerre, qui se sont révélés à la fois par l'épée et par la plume; dans la sphère qui lui était ouverte, il a réuni, comme eux, la pratique et la théorie. Si Frédéric le Grand, l'archiduc Charles, Napoléon, sont les créateurs de l'art moderne, Jomini, sur la voie vaguement tracée par Lloyd et Tempelhof, s'est montré le plus profond et le plus lumineux démonstrateur de la grande école.

» Dans les grands faits d'armes qui venaient d'étonner et d'exciter l'admiration du monde, il a reconnu et signalé le premier les principes dont Napoléon n'avait encore divulgué le secret que par ses victoires. Le premier il remit en lumière, aux yeux sinon à la portée de tous, les grandes règles fondamentales aussi vieilles que l'art de la guerre lui-même. La stratégie contemporaine, pressentie par Feuquières, appliquée par Marlborough et le prince Eugène, rêvée par le maréchal de Saxe, méconnue par les tacticiens, étouffée par les systèmes, n'avait pu prendre avec Frédéric que le seul essor qui tendait à briser le cercle étroit des guerres de position. La République et l'Empire, en ouvrant, de l'Europe à l'Égypte et du rocher de Gibraltar au Kremlin, un théâtre d'opérations aussi vaste que celui des marches d'Alexandre, d'Annibal et de César, devaient restituer à la stratégie son rôle inévitable et le mérite supérieur des vastes combinaisons qui sont à la tactique

ce que l'échiquier tout entier est à la case noire ou blanche sur laquelle se décide la partie.

» Les œuvres du général Jomini, depuis le *Traité des grandes opérations*, 1804, jusqu'au *Précis de l'art de la guerre*, 1837, résument tout ce que Frédéric et Napoléon ont fourni d'enseignements et d'analyses critiques à l'écrivain, officier général, témoin, acteur lui-même, mêlé à tous les événements politiques et militaires de 1803 à 1815. Si quelques opinions de Jomini rencontrèrent de vifs contradicteurs, il n'en est pas moins resté le maître classique de la science dont il a dit jusqu'à présent le dernier mot.

» Aujourd'hui, l'écrivain militaire n'a plus rien à redouter des vagues accusations qui planaient sur le chef d'état-major du maréchal Ney. La glorieuse génération, dont les rangs s'éclaircissent chaque jour, elle-même, ne saurait être plus sévère que le captif de Sainte-Hélène pour la défection du général Jomini, motivée par une sanglante injustice ; défection d'un étranger profondément blessé dans son point d'honneur militaire ; défection après Bautzen, le lendemain d'un jour de victoire, sans analogie avec celles qui n'attendaient que l'heure de l'infortune ; défection plus que noyée dans la marée d'ingratitude et d'abandons, qui de la Baltique et du golfe de Naples est montée avec le naufrage jusqu'aux marches du palais de Fontainebleau.

» L'empereur Napoléon déclare, dans les *Mémoires* dictés à Sainte-Hélène, que Jomini n'a pu faire connaître aux Alliés un plan de campagne dont le secret n'avait été confié qu'au maréchal Ney. Après cette justification, les correspondances du général avec le baron Monnier, MM. Cassaing et Capéfigue, ont fait justice des accusations secondaires qui traînaient encore dans certains écrits ; interprétations inévitables d'une résolution violente dont les circonstances atténuantes, au premier moment, ne purent être ni plaidées ni comprises. A nos yeux, comme aux yeux de tous ses contemporains éclairés, le général Jomini est suffisamment justifié. Malheureusement, si le sentiment de ce qui dut paraître une juste réprobation s'est maintenu chez ceux qui n'ont jamais connu les antécédents, il est également vrai que le nombre est toujours trop grand de ceux aussi qui gardent en pareils cas, par indifférence ou fâcheuse disposition d'esprit, des impressions plus ou moins défavorables.

» Une inquiétude de cette nature a inspiré l'ouvrage de M. le major Lecomte, compatriote du général, écrivain militaire distingué lui-même. La biographie, qu'il vient de publier, est d'un vif intérêt, autant par le sentiment de justice et de réparation dont l'auteur est pénétré, que par les communications inédites qu'il a reçues.

» L'empereur Napoléon, l'empereur Alexandre, presque toutes les grandes figures de l'époque, s'y montrent en scène dans le cadre brillant des plus mémorables événements de l'histoire moderne. Conversations intimes, rapports personnels, discussions des conseils de guerre, autant de traits de lumière sur ces prologues, généralement peu connus, qui préparent les péripéties des grands drames politiques et militaires. La vie de Jomini offre l'attrait particulier d'une étude de caractère où domine le plus intrépide et le plus absolu dévouement aux principes

dont l'écrivain militaire a fait son culte. Il ne pardonnerait pas plus à leur glorieuse et vivante incarnation, l'empereur Napoléon, de les oublier, qu'à ses lieutenants de les mal interpréter ou de les méconnaître. Les inimitiés qu'il s'est créées par les hardiesses de ses critiques et de son franc parler dans les états-majors français, il les retrouve chez les Alliés avec de pires mécomptes. On admire ce culte passionné de l'art pour l'art lui-même, poussé jusqu'au martyre d'une existence dont les succès n'ont pas effacé toutes les amertumes. C'est bien là une de ces natures privilégiées qui semblent comme soumises à une puissance supérieure, pour accomplir une mission à laquelle elles ne peuvent échapper.

» Ce n'est pas au moment où les grands principes de philanthropie, proclamés depuis un siècle, aboutissent aux recrudescences d'armements de terre et de mer que nous avons sous les yeux ; ce n'est pas après les cent années qui forment la période militaire la plus étonnante de l'histoire du monde ; ce n'est pas avec la fragile garantie d'un équilibre européen fondé sur l'antagonisme des plus grandes questions politiques et sociales non résolues, qu'il est permis de méconnaître le rôle persistant de la guerre au sein des nations les plus civilisées. Si les intentions pacifiques les plus sincères sont impuissantes ; si la paix est un prix que la sagesse des nations est encore loin de mériter ; si l'épée persiste à trancher seule les nœuds gordiens, acceptons du moins la guerre, pour le présent et l'avenir, dans son caractère le plus élevé, si ce n'est le plus nouveau, de luttes fécondes, de tradition chevaleresque et de généreux héroïsme.

» Les aptitudes supérieures pour l'art de la guerre sont le rare privilège de quelques hommes. On a reproché à Jomini d'avoir fait aux principes une part qu'ils n'ont jamais eue et qu'ils n'auront jamais. Et, cependant, il n'a cessé de répéter que, si les principes sont simples, la guerre n'en est pas moins un drame passionné, plein d'imprévu, où tout est perspicacité instantanée, suprême bon sens, éclairs d'inspirations lumineuses. A Leuthen, à Marengo, comme à Solférrino, ces vérités qu'il a proclamées furent les mêmes.

Né en 1779 à Payerne, petite ville du canton de Vaud, Jomini avait dix-neuf ans quand les Vaudois se rendirent indépendants de Berne, appuyés par l'armée républicaine du général Brune. A vingt ans, après avoir pris une part active à l'organisation des légions helvétiques, il est nommé capitaine par le nouveau gouvernement de la république, puis chef de bataillon et directeur du secrétariat de la guerre. Dès ce moment, la vocation militaire qui s'était révélée en lui, fut décidée, malgré la paix européenne et de vains efforts, pour s'ouvrir une carrière militaire hors de son pays.

» Placé à Paris dans une maison de banque, c'est là qu'il jette sur le papier le premier feu des idées qui le travaillent. La paix de Lunéville ayant laissé les cadres de l'armée française encombrés d'une foule d'officiers, il porte d'abord le manuscrit de ce qui devint plus tard le *Traité des grandes opérations* au représentant de la Russie en France, espérant se faire un titre de ce travail, pour entrer au service de la grande puissance du Nord. Froidement accueilli par le diplomate russe, il est bien reçu par le maréchal Ney qui connaissait et aimait la Suisse. Le maréchal lit le *Traité* et propose au jeune chef de bataillon suisse de le suivre

comme volontaire au camp de Boulogne, en attendant qu'il pût être confirmé dans son grade en qualité d'aide-de-camp.

» La guerre avec l'Autriche ayant succédé aux projets d'une descente en Angleterre, Jomini, de plus en plus apprécié, suivit le maréchal en Allemagne où il ne tarda pas à conquérir sa place à l'état-major.

» Les bornes de cet article ne nous permettant pas de raconter les services signalés qu'il rendit bientôt, 1805, aux journées d'Ulm et d'Elchingen, nous renvoyons nos lecteurs à l'ouvrage du major Lecomte ; ils y verront la courageuse opposition du jeune volontaire aux dangereux mouvements prescrits par le grand-duc de Berg au corps du maréchal Ney, placé provisoirement sous ses ordres. Le maréchal venait de s'emparer de Guntzbourg ; son importante mission est de couvrir la rive gauche du Danube. Le grand-duc, le 9 octobre au matin, vient en personne ordonner au maréchal de porter ses cinq divisions sur la rive droite vers l'Iller. Jomini, appelé pour écrire ces dispositions, représente leur danger et démontre qu'en ouvrant la rive gauche à Mack, maître d'Ulm, rien ne pourra empêcher sa fuite par Dillingen et Donaverth pour gagner la Bohême, ce qui détruisait tout le plan de Napoléon. Le prince se fâche, persiste et tance vertement celui qui ose critiquer, blâmer et refuser sa plume. Jomini fait observer qu'il est volontaire étranger et que sa conviction lui fait un devoir de décliner dans une circonstance aussi grave sa modeste part de responsabilité ; il se retire et M. Cassaing, secrétaire particulier du maréchal, écrit sous la dictée du grand-duc. Mais ce dernier s'est à peine éloigné, que le tacticien récalcitrant revient à la charge ; Ney adresse au prince une protestation écrite et attend une réponse. Le grand-duc s'étant fort heureusement rendu à Burgau, le faux mouvement est retardé d'une journée entière et ne fut même partiellement exécuté que trente heures plus tard. Le corps du maréchal reste ainsi à cheval sur le Danube, en mesure de réunir ses quatre divisions sur la rive gauche ou la rive droite, et Mack, au sortir d'Ulm, trouve devant lui les divisions Dupont et Baraguey-d'Hilliers. Le plan si habilement conçu par l'Empereur, était certainement compromis, sans l'opposition de Guntzbourg et la résistance persévérante du maréchal. On ne manqua pas d'accuser Jomini d'indiscipline, sans réfléchir que le jeune volontaire étranger n'était pas même attaché à l'armée ; poussé par son génie stratégique, il accomplissait un acte de dévouement, en risquant d'y briser sa fragile carrière. Il fut, du reste, presque aussitôt justifié par Napoléon lui-même qui, dès qu'il fut informé du faux mouvement, accourut le lendemain, pour ramener Ney sur la rive gauche, opération que le maréchal était déjà en train d'exécuter. Nous nous sommes étendu sur le fait caractéristique d'une opposition sans ménagement, qui se retrouve la même dans la carrière du général Jomini, devenu chef d'état-major ou le conseiller de grands souverains.

Deux mois après ces événements, le maréchal Ney désirant s'attacher définitivement le protégé qui lui avait donné de pareilles preuves de capacité, l'envoie en mission au quartier-général avec le rapport de la glorieuse campagne du Tyrol. Jomini rejoint l'empereur à Austerlitz le lendemain de la bataille. Dans le paquet officiel, il glisse les deux volumes du *Traité*, avec une lettre d'envoi qui fixait

l'attention de l'Empereur, surtout sur le chapitre XIV, *des lignes d'opérations*, où se trouve le parallèle entre son système et celui de Frédéric-le-Grand. A Schœnbrunn, Napoléon se fait lire ce chapitre ; aux premières lignes il s'écrie : « Et » qu'on dise que le siècle ne marche pas ! Voilà un jeune chef de bataillon, et un » Suisse encore, qui nous apprend ce que jamais mes professeurs ne m'ont enseigné » et ce que peu de généraux comprennent. » Puis, en avançant davantage, l'étonnement redouble, il ajoute : « Comment Fouché a-t-il laissé imprimer un » tel livre ? C'est apprendre tout mon système de guerre à mes ennemis. » Et après un moment de réflexions : « Au fait, dit-il, j'attache peut-être trop d'im- » portance à cette publication ; les vieux généraux, qui commandent contre moi, » ne lisent plus et ne profiteront pas de ces leçons, et les jeunes qui les liront ne » commandent pas ; mais qu'on n'imprime plus de pareilles choses sans mon » autorisation. » L'auteur fut néanmoins porté comme colonel d'état-major sur le travail des récompenses de la campagne et nommé premier aide-de-camp du maréchal Ney.

Un mois avant Iéna, Jomini prévoit la guerre avec la Prusse, à laquelle le maréchal ne croyait pas. Pour le convaincre, il rédige un mémoire *sur les probabilités de cette guerre et sur les opérations qui auront probablement lieu*. Tout se passa comme il l'avait prévu. Ayant été appelé au quartier-général à Mayence : « Je suis charmé, lui dit Napoléon, que le premier ouvrage, qui démontre les » vrais principes de la guerre, appartienne à mon règne. On ne nous apprenait » rien de semblable dans nos écoles militaires. Nous allons avoir à batailler avec » les Prussiens. Je vous ai appelé près de moi, parce que vous avez écrit les » campagnes de Frédéric-le-Grand, que vous connaissez son armée et que vous » avez bien étudié le théâtre de la guerre. » Jomini demande quatre jours pour aller chercher ses chevaux et ses équipages au quartier général du maréchal, et ajoute qu'il pourra rejoindre Sa Majesté à Bamberg. — « Pourquoi à Bamberg ? » répond l'Empereur, qui vous dit que je vais aller à Bamberg ? — « La carte » d'Allemagne, Sire. » — « Il y a cent autres routes sur cette carte. » — « Oui, » Sire, mais il est probable que Votre Majesté voudra faire contre la gauche des » Prussiens la même manœuvre qu'elle a faite par Donaverth contre la droite de » Mack, et par le Saint-Bernard contre la droite de Mélas. » — « C'est bon, » reprend son interlocuteur étonné, allez à Bamberg, mais n'en dites pas un mot ; » personne ne doit savoir que je vais à Bamberg. »

» En voilà assez pour montrer l'étrange intuition fondée sur la logique des principes. Quant au franc parler, qui devait avoir d'inévitables conséquences, il fut toujours interprété par l'Empereur, comme une franchise audacieuse, il est vrai, mais qui n'était au fond qu'un hommage rendu à son génie. Cette indulgence fut cependant compromise et soumise à une rude épreuve, le jour où le disciple incorrigible poussa la témérité jusqu'à mêler la politique à ses critiques militaires.

» A la fin de 1806, avant la marche sur Varsovie, les hommes les plus considérables de l'entourage de l'Empereur et les plus sincèrement dévoués, désiraient le rapprochement avec la Prusse, auquel poussaient de leur côté quelques diplomates prussiens. Le pressentiment des événements, qui plus tard ont amené la

situation de 1812, préoccupait les prudents et les sages. Mais qui oserait exprimer à Napoléon de pareilles inquiétudes? Jomini, obéissant à une conviction profonde, saisit l'occasion de quelques renseignements que l'Empereur lui a demandés sur la Silésie, où il veut laisser Vandamme pour y faire des sièges, ce qui prouve que l'armée va passer la Vistule. Il part de là pour traiter la question sous toutes ses faces, et rédige un mémoire dans lequel il s'évertue à démontrer : que le rétablissement de la Pologne, sans le concours d'une des trois puissances qui l'ont partagée, est un rêve qui forcera la France à d'éternelles guerres pour soutenir un édifice sans base. Le mémoire est remis. Huit jours se passent; l'auteur assez inquiet n'entend parler de rien. Enfin l'Empereur, l'apercevant parmi les officiers qui accompagnaient le maréchal Ney, s'arrête et lui dit : « Ah ! vous voilà, » monsieur le diplomate; je vous connaissais bien comme un bon militaire, mais » je ne savais pas que vous fussiez un mauvais politique. » Ces paroles de défaveur eurent du retentissement. Mais la supériorité de Napoléon était sans rancune : peu de jours après, d'ailleurs, le prince de Talleyrand recevait l'ordre de tenter les négociations tardives qui demeurèrent sans résultat par l'entrée en Prusse de l'armée de l'empereur Alexandre.

La terrible campagne de Pultusk et d'Eylau faillit justifier bientôt les prévisions du jeune colonel, et lui fournit de nouvelles occasions d'affirmer la rectitude de ses principes stratégiques, soit dans les opérations qui précédèrent la dernière bataille, soit dans cette journée même. L'ouvrage du major Lecomte renferme particulièrement sur Eylau de piquantes anecdotes.

Après la paix de Tilsitt, Jomini suit l'Empereur à Paris comme colonel attaché exceptionnellement à sa personne, quoiqu'il reste officiellement premier aide-de-camp du maréchal Ney, fausse position qui demandait à être régularisée. Le maréchal, ayant perdu son chef d'état-major, réclame Jomini pour le remplacer. Le prince de Neufchâtel fait expédier un brevet de *sous-chef*, véritable dégradation après les éminentes positions que Jomini avait occupées à Ulm, à Iéna et à Eylau. Il écrit à l'Empereur que, n'étant pas Français, il n'a pris la carrière des armes que par amour de la gloire militaire, pour l'honneur de servir le plus grand capitaine du siècle, et qu'il ne peut accepter l'infime position qui lui est faite. L'Empereur, en le voyant au lever du dimanche à Fontainebleau, se montre très irrité et lui reproche « d'avoir supposé qu'il pût récompenser aussi mal ses services; » il lui annonce qu'il a été nommé chef d'état-major et que le brevet de sous-chef n'est qu'une erreur de Berthier. Ce dernier, présent à cette scène, n'en devint pas plus favorable, on peut le penser, à celui qui l'avait provoquée.

Nommé ainsi chef d'état-major général du 6<sup>e</sup> corps, Jomini se rend en Silésie, d'où il conduit ce corps d'armée en Espagne à la fin de 1808. Nous ne le suivrons pas dans cette campagne où il se montra le même dans toutes les occasions, surtout à l'évacuation de la Galice, au milieu de 1809. Envoyé d'Astorga en Allemagne, pour y justifier cette opération, il rejoint l'Empereur à Schœnbrunn après la bataille de Wagram. Questionné sur la situation de la Péninsule, il discute et soutient l'opinion toute personnelle que Wallesley ne manquera pas de remonter le Tage, pour attaquer le roi jusque dans Madrid. Quelques jours après, Napoléon

le rappelle et lui dit : « que sa prévision s'est réalisée, que les Anglais sont sortis » du Portugal pour battre Jourdan, et que ce Wellesley (*depuis duc de Wellington*) paraît être un homme. »

Cette mission devint la cause d'une séparation pénible entre le maréchal et son chef d'état-major, provoquée par des circonstances, trop longues à raconter, qui rejettent Jomini, à la suite de l'état-major du prince de Neufchâtel, sous les ordres du général de brigade Bailly de Monthion, position pire encore que celle où l'on avait voulu le placer en 1807.

(A suivre.)

---

---

## NOUVELLES ET CHRONIQUE.

**Vaud.** — Dans sa séance du 17 avril 1862, le Conseil d'Etat a nommé MM. *Guex*, Jules, à Vevey, 1<sup>er</sup> sous-lieutenant de train de parc n° 1 ; — *Jotterand*, Louis, à Bière, lieutenant de la batterie d'artillerie attelée n° 23 fédéral ; — *Greyloz*, Alexis, à Ollon, capitaine de chasseurs de gauche d'élite du 2<sup>e</sup> arrondissement ; — *Hermenjat*, Jean-Marc-Olivier, à Founex, capitaine de chasseurs de gauche n° 1 de réserve du 4<sup>e</sup> arrondissement ; — *Bonard*, Charles-Henri, à Croy, second sous-lieutenant de mousquetaires n° 3 de réserve du 5<sup>e</sup> arrondissement ; — *Audemars*, Ch.-Henri, au Chenit, lieutenant de mousquetaires n° 3 d'élite du 5<sup>e</sup> arrondissement, — et *Vidaillet*, Jaques, à Cossonay, 1<sup>er</sup> sous-lieutenant de mousquetaires n° 4 d'élite du 7<sup>e</sup> arrondissement. — Le 19, M. *Oguey*, Henri, à Aubonne, lieutenant aide-major du bataillon d'élite du 4<sup>e</sup> arrondissement. — Le 22 dit, MM. *Turian*, Emile, à Rolle, porte-drapeau du bataillon de réserve du 4<sup>e</sup> arrondissement ; — *Collomb*, François, à St-Prex, quartier-maître du bataillon de réserve du 7<sup>e</sup> arrondissement ; — *Monnet*, Louis, à Montreux, 1<sup>er</sup> sous-lieutenant de la batterie d'artillerie attelée n° 23 ; — *Jaquier*, Jean-François, à Rolle, capitaine de chasseurs de gauche d'élite du 4<sup>e</sup> arrondissement ; — *de Goumæns*, François-Charles-Emmanuel, à Lausanne, capitaine d'infanterie, à la suite, dans le 3<sup>e</sup> arrondissement ; — et *de Haller*, Jn-B., à Lausanne, 2<sup>d</sup> sous-lieutenant d'infanterie, à la suite, dans le 3<sup>e</sup> arrondissement. — Le 23, MM. *de Tavel*, Alex.-Lis-Alb., à Rolle, capitaine de chasseurs de gauche n° 2 de réserve 4<sup>e</sup> arrondissement, — et *Fornerod*, Achille, à Avenches, lieutenant de mousquetaires n° 1 de réserve du 8<sup>e</sup> arrondissement. — Le 25, MM. *Jaquerod*, Emile, à Morges, 2<sup>e</sup> sous-lieutenant de la batterie d'artillerie attelée n° 50 fédéral ; — *Hugonin*, Eugène, à la Tour-de-Peilz, 2<sup>d</sup> sous-lieutenant de la batterie d'artillerie attelée n° 9 fédéral, — et *Mack*, Samuel, à Vevey, 2<sup>d</sup> sous-lieutenant de la compagnie de train de parc n° 2 fédéral. — Le 26, MM. *Veillon*, Auguste, à Bex, 2<sup>d</sup> sous-lieutenant de mousquetaires n° 3 de réserve du 2<sup>e</sup> arrondissement ; — *Mottier*, Vincent, à Château-d'Œx, 2<sup>d</sup> sous-lieutenant de chasseurs de gauche n° 2 de réserve du 2<sup>e</sup> arrondissement, — et *Van Berchen*, Alexandre, à Crans, 1<sup>er</sup> sous-lieutenant de chasseurs de droite d'élite du 4<sup>e</sup> arrondissement. — Le 30 dit, MM. *Cochet*, Henri-Louis, à Apples, lieutenant de chasseurs de gauche d'élite du 7<sup>e</sup> arrondissement, — et *Morax*, Joseph, à Morges, 1<sup>er</sup> sous-lieutenant de chasseurs de droite n° 1 de réserve du 7<sup>e</sup> arrondissement.

---

La *Revue militaire* paraît deux fois par mois. — Prix : 6 francs par an pour toute la Suisse et 10 francs pour l'étranger. S'adresser, pour tout ce qui concerne les abonnements et l'administration, à l'imprimerie PACHE, à Lausanne, et à M. TANERA, éditeur, quai des Augustins, 27, à Paris.